



# *Festival sur le Niger*

## *Concept Forum*

*Thème : « Savoir local et environnement »*

*29 janvier au 1 février 2009*

*Ségou - Mali*

## CONCEPT DU FORUM DE SEGOU, FEVRIER 2009

### *Savoir Local, Moteur de Développement, part 2*

Cette année nous avons choisi d'approfondir le thème de l'an dernier : « *Savoir local, moteur de développement* ». Dans ce concept nous définirons d'abord ce que nous entendons par « développement », pour ensuite exposer pourquoi nous pensons que le savoir local peut, ou doit même, être le moteur de ce développement. Après ces explications, nous introduirons les trois sous thèmes qui seront traités lors du forum par des experts à la question.

### **Notre définition du Développement**

Savoirs locaux et développement sont, à première vue, deux notions antinomiques ; la notion de développement renvoie généralement à un concept de modernité alors que celle de savoirs locaux renvoie plutôt à la tradition.

L'examen de ces deux notions s'inscrit dans la perspective d'une nouvelle approche du développement qui tranche d'avec l'approche classique basée sur le transfert de technologies. Sans condamner ici tout ce qui vient sous cette notion, on peut dire que, depuis quelque quatre décennies, les activités et les programmes de développement ont forgé une "culture particulière" autour de ce concept. Cette culture est basée sur une vision rationaliste et technologique, avec un système de croyances dans l'économie monétaire, le marché et une technologie qui se considère nécessaire pour le salut de la race humaine.<sup>1</sup>

Pour nous, la notion de développement repose sur l'action de l'homme à la recherche de l'amélioration de ses conditions de vie. Elle recouvre par conséquent, tous les aspects des besoins dont la satisfaction contribue à son bien-être : santé, alimentation, habitat, éducation, environnement, etc. La notion de développement est par ailleurs, relative (rien n'indique que l'homme du paléolithique se sentait moins heureux que celui du 21ème siècle), dans la mesure où elle s'identifie constamment à une amélioration progressive des conditions de vie socioéconomiques de l'homme.

### **L'importance du Savoir Local dans le processus du Développement**

Le savoir local, il se définit par *des systèmes de savoirs spécifiques à chaque culture ou société*. Ces savoirs constituent la base du processus décisionnel dans tous les domaines et activités qui ponctuent la vie des communautés rurales. De tels savoirs sont oralement transmis de génération en génération et ils contrastent avec le système de connaissance moderne ou scientifique. L'appellation peut être péjorative, restrictive à tout le moins, surtout quand on l'oppose aux savoirs universels. Mais le critère de l'universalité ne doit pas être le seul critère d'appréciation de l'efficacité du savoir. L'essentiel est qu'il puisse occuper les divers domaines du champ cognitif de l'homme. Diverses raisons, notamment d'ordre historique, sociologique, économique, etc. peuvent expliquer l'enfermement des

---

<sup>1</sup> [http://www.iim.qc.ca/html/body\\_glossaire.html](http://www.iim.qc.ca/html/body_glossaire.html)

savoirs locaux, sans pour autant remettre en cause leur caractère scientifique ou leur efficacité.

Comment alors ces savoirs locaux peuvent-ils être des facteurs de développement? Il s'agit pour les pays en développement de se frayer le chemin d'un développement harmonieux et durable, bâti sur les savoirs traditionnels qui peuvent offrir parfois des réponses inattendues à certains questionnements. Il ne s'agit pas pour les pays en développement de se replier sur eux-mêmes ou de rejeter le savoir scientifique moderne. Une telle réflexion indique qu'il est possible d'identifier les aspects bénéfiques des savoirs locaux ainsi que ceux qui peuvent être améliorés à travers les technologies issues de la science. Les savoirs locaux sont complémentaires de la science moderne qui a souvent montré ses limites à résoudre certains problèmes de développement rural.

Intégrer les savoirs locaux dans la planification du développement est un premier pas décisif vers un développement véritable ; c'est mettre l'accent sur les besoins et les ressources humaines plutôt que sur les aspects purement matériels ; c'est rendre possible l'adaptation de la technologie aux besoins locaux. Intégrer les savoirs locaux dans la planification du développement encourage les communautés de base à dresser leur propre diagnostic, élève le degré de conscience et conduit à une légitime fierté locale, implique les bénéficiaires et permet l'utilisation de compétences locales dans un système de gestion et de suivi, de prévention et de *feedback*. Tous ces arguments positifs (en plus de ceux négatifs, tels que la probabilité d'échec si l'on ignore les savoirs locaux) constituent une bonne raison pour intégrer ces savoirs dans les programmes de développement

En outre, la réussite d'un projet de développement dépend souvent de la participation locale. La familiarisation avec les savoirs locaux facilite la compréhension et la communication entre les agents de développement et la population locale, augmentant ainsi les possibilités d'une approche de développement participative et durable. La prise en compte des savoirs locaux permet au personnel du projet et à la population locale de travailler comme partenaires dans la planification et l'exécution des tâches de développement ; cela augmente également les chances de succès du projet.

### **Le Savoir Local face à l'histoire**

Si aujourd'hui de plus en plus les gens reconnaissent l'importance du savoir local pour le développement, cela n'a pas toujours été le cas. Dans le passé, et jusqu'à une date récente, l'essentiel des recherches sur les savoirs locaux était mené par des anthropologues et sociologues occidentaux. Il s'agissait de recherches dilettantes, les savoirs locaux étant perçus comme des curiosités, voire des reliques ou de la superstition. Pour le modèle de développement dominant de l'époque, c'est-à-dire l'approche descendante de transfert de technologies qui prône la modernisation, les connaissances valables étaient celles générées uniquement dans les universités, stations de recherche et laboratoires, puis transférées à des paysans ignorants et autres populations démunies.

Le savoir des populations rurales dans un tel contexte était perçu comme « primitif », « non scientifique » et « erroné ». La recherche formelle devait permettre d'« éduquer »,

d'« orienter » et de « transformer » les stratégies de subsistance et de production des populations rurales afin d'assurer leur « développement », c'est-à-dire de les moderniser. Ce modèle de développement ignorait, discréditait ou sous-estimait généralement les savoirs locaux.

En outre, les sciences sociales du XIX<sup>e</sup> siècle ont été déterminantes dans la diffusion de l'idée que les sociétés humaines pouvaient être différenciées sur une échelle d'évolution unilinéaire, allant de la plus simple (appelée sauvage ou stade primitif du développement) à la plus complexe (appelée stade de la civilisation). Plusieurs chercheurs en sciences sociales de l'époque ont établi des profils-types de race correspondant à ces stades prescrits dans l'évolution des formes sociales, les Noirs étant associés aux sociétés primitives, les populations rouges, jaunes et brunes au stade de la barbarie, et les Blancs à celui dit civilisé. Ces idées ont contribué à justifier l'établissement d'empires coloniaux par les puissances européennes, motivées par ce qu'elles appelaient la « mise en valeur » des colonies, une sorte de développement octroyé qui était en fait la domination et l'exploitation. Il était admis que toutes les sociétés primitives et barbares pouvaient être élevées au statut de sociétés civilisées, à travers le système éducatif occidental et le christianisme. L'idée que les peuples primitifs parlaient des langues primitives, reflétant une mentalité primitive, n'était pas de nature à susciter chez les colonisés ou les colonisateurs, un quelconque intérêt pour les systèmes de savoirs locaux.

Les premières indications de la prise de conscience de l'importance des savoirs locaux nous sont fournies par Gregory Knight (1974) qui, après une étude très révélatrice sur les pratiques agricoles des Nyiha en Tanzanie, a lancé un appel soulignant «...la nécessité d'apprécier la pensée d'une société comme étant un corps de connaissance cohérent et rationnel, développé et prouvé pendant des temps immémoriaux, et légué comme culture à des générations successives... Il se pourrait même que les Nyiha ou d'autres groupes ethniques aient quelque chose à nous apprendre sur la nature». Depuis cet appel, il y a eu un regain d'intérêt dans les cercles académiques pour les systèmes de savoirs locaux et le mode de vie des populations dites indigènes d'Afrique et d'ailleurs.

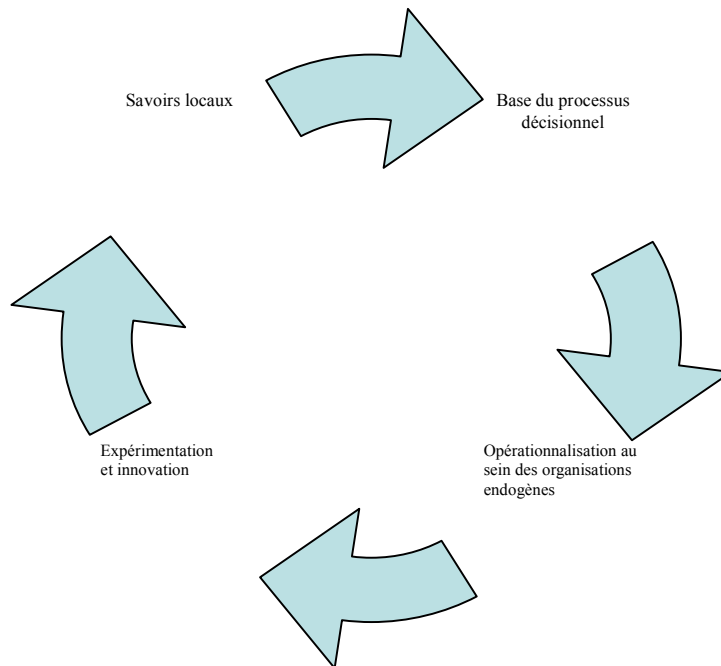
Néanmoins, jusqu'au début des années 90, la grande majorité des chercheurs en développement avaient sous-estimé les savoirs locaux et les aptitudes des populations rurales. Pour eux et ce, pendant longtemps, «*les populations rurales*» et «*ce qu'elles ne savent pas*» constituent le problème ; et «*nous les scientifiques*» et «*ce que nous savons*» représentent la solution. Mais le nombre impressionnant de publications sur les savoirs locaux appelle à l'humilité, à la nécessité pour nous d'apprendre des populations rurales avant d'essayer de leur enseigner quoi que ce soit. C'est un apprentissage à rebours qui consiste à «mettre les derniers devant», c'est-à-dire «les paysans d'abord». Avec le recul, et au regard des avancées significatives dans les études sur les savoirs locaux, les scientifiques apprennent, à leurs dépens, que ce sont «*eux*» qui constituent plutôt le problème et «*les populations rurales*» la solution.

Ce nouvel intérêt a créé un domaine diversifié de savoir qui a tour à tour porté plusieurs noms. Le concept de «*Savoir local*» ou «*Savoirs locaux*» est le plus tentant à cause de sa simplicité. Ainsi, les savoirs locaux peuvent être comparés aux connaissances dites

modernes ou scientifiques. Mais le seul point faible d'un tel concept est cette perception commune que les savoirs locaux renvoient à un savoir d'une localité donnée plutôt qu'au savoir des populations en tant que système de concepts, de croyances et de mécanismes d'apprentissage.

Quel que soit le vocable qu'on utilise, il y a une vision partagée que les communautés rurales en Afrique et ailleurs ont une connaissance pointue et étendue de l'environnement physique et culturel dans lequel elles évoluent. Elles ont aussi su développer des mécanismes d'utilisation durable de cette connaissance et des ressources naturelles. Ce corps de connaissance endogène s'est développé et transmis pendant des générations comme le produit des interactions homme - environnement. Dans leur processus de développement, la connaissance des communautés rurales et leur stratégie de gestion des ressources sont façonnées et modifiées par l'assimilation de connaissances et de stratégies des cultures voisines.

Le savoir des populations rurales a une dimension holistique, comprenant un large éventail d'expériences humaines au regard d'entités tangibles et intangibles. Leur champ de connaissances embrasse tous les domaines possibles tels que l'histoire, la linguistique, l'économie, la sociologie, la politique et l'administration, la communication, les technologies énergétiques, la science des sols, de l'eau, du climat, la biologie des plantes, des animaux domestiques et sauvages, des insectes, etc., la médecine, les systèmes de classification, le temps, l'artisanat, la religion et bien d'autres aspects encore. Dans tous ces domaines, chaque groupe social a développé un savoir pouvant atteindre un degré de sophistication insoupçonné. Un tel savoir est si fiable que ces sociétés traditionnelles l'ont exploité avec succès et pendant longtemps pour assurer la survie du groupe. Les savoirs locaux représentent ainsi un pan important de la culture des communautés rurales et constituent de ce fait un capital qui a des vertus potentielles à même d'impulser le développement. En effet, le savoir local est le point de départ d'un cycle dynamique de développement :



Ce cycle est facilité par le système de communication endogène.

## Les sous - thèmes qui seront traités par les intervenants du forum

### *Premier sous-thème : Savoir Local et Environnement*

Le thème du Festival sur le Niger 2009 est « *Solutions Environnementales* ». Rentrant dans le cadre du thème central, le forum de 2009 porte sur « *Savoir Local et Environnement* ».

Le thème général de la deuxième édition du Festival sur le Niger en 2006, était « *Tourisme et Environnement, Culture et Environnement* ». Le forum portait sur « *Les Multiples Fonctions du Fleuve Niger* » et nous a apporté non seulement beaucoup de solutions possibles pour la sauvegarde de notre fleuve Niger (voir <http://www.festivalsegou.org/forum.htm>), mais a abouti également à la création d'un Observatoire du Fleuve Niger à Ségou.

Entre-temps un Conseil pour la Promotion de l'Economie Locale (CPEL) a aussi été créé à Ségou ([www.cpelsegou.org](http://www.cpelsegou.org)), et cette structure conduit un programme important d'assainissement à Ségou.

Bref, nous avons abordé ce thème pour la première fois en 2006, de façon plutôt théorique, différentes structures ont été créées par la suite, et nous avons aujourd'hui les capacités et les support nécessaire pour aller en mode solution. C'est aussi le désir de

notre public fidèle, de voir les conclusions et recommandations de nos forums traduits en actions concrètes.

### ***Deuxième sous-thème : Identité culturelle et globalisation***

L'identité est la reconnaissance de ce que l'on est, par soi-même ou par les autres. L'identité culturelle regroupe tout ce qui est commun avec les autres membres du groupe, telles les règles, les normes et les valeurs que le sujet partage avec sa communauté. On peut également parler de l'identité interculturelle dans les cas de contacts entre cultures différentes (donnant lieu à des processus d'enculturation et d'acculturation), identité qui est alors « organisée autour d'une pluralité de systèmes autonomes les uns par rapport aux autres mais dépendants du contexte dans lequel ils s'actualisent. » L'identité culturelle renvoie donc aux descripteurs identitaires liés aux valeurs et aux codes auxquelles tiennent ou que revendiquent les individus, aux représentations sur ce que sont et doivent être les choses, et donc plus globalement à la question du sens.

L'appartenance à une culture se traduit ainsi par l'adhésion aux normes et valeurs de cette culture. Les valeurs sont le point de rencontre entre l'individu et la société, l'une des caractéristiques primordiales de l'identité étant qu'elle possède un noyau central de valeurs difficilement amovibles qui sont la liaison essentielle entre l'individu, sa culture et ses différents groupes d'appartenance.

L'accès d'un nombre croissant d'individus à des réseaux d'information et de communication communs conduit à deux effets. Le premier est une prise de conscience accrue de la diversité culturelle et de l'interdépendance de l'ensemble des individus. Des cultures minoritaires ont ainsi pu trouver une visibilité nouvelle, tandis que les questions à dimension internationale voient la montée en puissance des ONG comme acteurs de premier plan. De même, le fort brassage des courants religieux et philosophiques a stimulé l'œcuménisme et le dialogue inter-religieux. Mais inversement, des communautarismes identitaires fondés sur un refus du relativisme et l'affirmation de la supériorité d'une culture sur les autres, se sont développés de manière concomitante.

Le deuxième effet est l'émergence d'une sorte de « culture commune » marquée notamment par le recours à un « anglais de communication », des références culturelles américaines ou occidentales portées par des produits culturels (cinéma, musique, télévision) ou des modes de vie (sports occidentaux, cuisine italienne, chinoise...). Certains y voient un risque d'appauvrissement de la diversité culturelle, voire la domination d'une certaine conception des rapports économiques et sociaux. Le terme de civilisation universelle est en soi objet de polémique.

### ***Troisième sous-thème : Identité culturelle et migration***

Ci-dessous nous venons de décrire ce que c'est l'identité culturelle. Mais que ce passe t'il avec cette identité pour les hommes en migration ? Comment se développe-t-elle ?

Une **migration humaine** est un déplacement du lieu de vie d'individus. C'est un phénomène probablement aussi ancien que l'humanité. Les statistiques officielles évaluent entre 185 et 192 millions le nombre de migrants internationaux pour les années 2000, pour les personnes ayant quitté leur pays pour vivre et se fixer dans un autre pays pour au moins un an. Ce chiffre augmente de 2 % par an, malgré les restrictions à l'immigration qui ont vu le jour dans de nombreux pays. Il mesure un stock et comprend la migration volontaire et la migration forcée. Les migrations internes aux pays sont également en augmentation, mais on parle alors plutôt de déplacements de populations (qui sont également volontaires ou forcés).

Les flux migratoires sont classifiés selon leurs mobiles. On distingue notamment :

1. les migrations économiques (déplacement de travailleurs)
2. les migrations contraintes (fuite de persécutions, famines résultant souvent de guerres ; on parle aussi de conquête, d'invasion, d'exode, de colonisation...).

Pour l'ère post-industrielle, la migration correspond plutôt à un changement définitif de résidence. On parle alors, selon le point de vue, d'**émigration** (sortie du pays d'origine) ou d'**immigration** (entrée dans le pays de destination). La migration peut prendre diverses formes :

### **Migration de travail (économique)**

Elle est par nature difficile à évaluer compte tenu du manque de chiffres pour le secteur informel et des « *clandestins* ». Ces flux migratoires concernent environ 100 millions de personnes. Selon de récentes statistiques les principaux foyers de migration de travail se trouveraient en Inde et au Canada qui ont des politiques d'accueil à l'égard des populations.

### **Migration de contrainte (ou migration de réfugiés)**

Il s'agit de déplacements justifiés par des mobiles de contraintes : persécutions ethniques, religieuses, régimes politiques injustes, guerres civiles. 50 % d'entre eux concerneraient l'Afrique subsaharienne. Depuis plus de 100 ans, une partie de l'exode rural peut être assimilé à une migration de contrainte, exacerbée par l'industrialisation de l'agriculture, même dans les pays riches.

### **Études**

Il s'avère aujourd'hui que les flux d'étudiants sont organisés en vastes systèmes fortement polarisés. L'essentiel des échanges s'effectue alors d'un pays du Sud vers un pays du Nord. Toutefois, cette polarisation s'accompagne d'une extension des zones de

recrutement (départ) et d'un élargissement des destinations. Ces flux migratoires se diversifient et se mondialisent au détriment des relations classiques de pays à pays. Les relations privilégiées qu'entretenait la France avec ses anciennes colonies par le biais de la coopération se sont estompées et modifie le rapport d'offre et de demande dans l'espace international et/ou mondial de l'enseignement supérieur. Ainsi la relation autrefois exclusive entre le Maroc et la France est-elle en train de s'effacer au profit de relations multiples avec différents pays d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord.

Ces flux migratoires d'étudiants sont pour 88 % en direction des pays de l'OCDE. L'unilatéralisme des flux au sein des systèmes d'enseignements supérieurs mondiaux est la caractéristique principale de ce type de migration. Elle est constituée d'environ deux tiers d'étudiants en provenance des pays du Sud (non OCDE) dont la quasi-totalité étudie dans un pays du Nord (9 étudiants sur dix). Dans ce cadre global, pour la période 1960-2000, les effectifs d'étudiants expatriés ont crû de 7 % annuellement. On estime cette population à près de 1,8 millions en 2000. Cette croissance traduit bien l'émergence d'une nouvelle problématique au sein des migrations internationales. L'un des changements essentiels du paysage migratoire mondial tient au « renversement des flux migratoires », selon l'expression d'Alfred Sauvy, entre le Nord et le Sud, les pays du Sud alimentant désormais la majorité des flux de départ. Mais la mutation n'est pas seulement géographique, elle concerne aussi la composition des flux selon le sexe et l'origine sociale des étudiants, leur durée et leur signification.

**Coordinateur des forums du festival sur le Niger**, Mr Siriman Sakho  
**Directrice du forum scientifique**, Mme Liesbeth Daffe  
**Directeur du comite scientifique**, Mr Mamadou Ndiaye  
**Conseiller Scientifique du thème**, Pr Ivon Le Bot

***Comité scientifique du Forum 2009***

*Abdramane Dicko*

*Mamadou I Konate*

*Idrissa Ly*

*Pr Youssouf Tata Cisse*

*Dr Mamadou F Simaga*

*Dr Hamidou Magassa*

*Abdoulaye Diop*